

**INTRODUCTION
LES DEUX VISAGES
DU SPECTRE**

«Vous êtes saisis d'horreur parce que nous voulons abolir la propriété privée. Mais, dans votre société actuelle, la propriété privée est abolie pour les neuf dixièmes de ses membres ; si cette propriété existe, c'est précisément parce qu'elle n'existe pas pour ces neuf dixièmes. Vous nous reprochez donc de vouloir abolir une forme de propriété qui a pour condition nécessaire que l'immense majorité de la société soit frustrée de toute propriété. En un mot, vous nous accusez de vouloir abolir votre propriété à vous. En vérité, c'est bien ce que nous voulons.»

(*Manifeste du parti communiste*, 1848, Éditions Sociales, 1972, p. 75)

Parler des deux « visages » du communisme ce pourrait être mettre en balance son *côté radieux*, celui des grandes luttes populaires pour l'émancipation de tous qui ont fait les progrès de l'histoire, et son *côté obscur*, ses défaites, ses errances, ses falsifications. À 1917, on opposera Staline. À Marx, à sa « grande œuvre théorique » et son « idéal d'émancipation originel » résumé par le terme de « communisme », on opposera ses « applications » dans l'histoire réelle, les « déviations » du « socialisme réalisé ». L'on conclura peut-être que le pays des soviets réels, l'URSS et ses rejetons, a été une « trahison » et une « déformation » de Marx. Ou, à l'inverse, on jettera le bébé avec l'eau du bain et l'on martèlera la dangerosité intrinsèque de ses options théoriques et politiques inaugurales. Une gamme indéfinie de positions intermédiaires étant, entre les deux, imaginables.

On ne peut naturellement échapper à ces interrogations, et pourtant, *il ne faut pas prendre les effets pour les causes*. Ces mises en opposition obscurcissent le véritable problème au lieu de l'éclairer : le rapport entre la théorie, qui ne s'attache toujours que de façon réductrice à quelques noms, et l'histoire, qui est toujours l'histoire de tous les hommes.

La question est de comprendre comment l'histoire, parce que le monde s'y prête, voit certaines idées, élaborées parfois de façon très confidentielle, devenir des forces matérielles puissamment agissantes. Les processus de ce genre sont naturellement étendus dans le temps et dans l'espace, ils concernent des peuples entiers, et sont en même temps irrémédiablement situés, traversés de contingences, advenant dans des circonstances définies toujours plus complexes que l'on ne s'y attend. Autrement dit, la façon dont certaines idées, certaines valeurs s'emparent des masses et deviennent des formes de société ne peut être réduite à la question mécanique d'une simple « application », droite ou déviante.

Ces mises en oppositions sont donc des échos indirects et déformés d'une ambivalence plus profonde, indéradicable, touchant le poids des idées et des théories dans l'histoire. Ce livre souhaite contribuer à sa compréhension en étudiant les voies par lesquelles Marx lui-même s'est attaché à la formuler au sujet du communisme.

Une ambivalence théorique, historique et stratégique

La maturation jusqu'à sa phase critique des contradictions du capitalisme est la condition nécessaire de la transition révolutionnaire, mais elle ne saurait en être la condition suffisante : la révolution ne se décrète pas, il faut toujours aussi la vouloir. Or comment vouloir ce qui reste par définition en partie indéterminé ? Le communisme est un *but*, l'association d'hommes libres dans une société sans classes et pacifiée. Or il « n'est pas

un idéal à accomplir» mais «le *mouvement réel* qui abolit l'état actuel» selon *L'Idéologie allemande*: tels sont les deux visages du «spectre du communisme» selon la formule du début du *Manifeste*, dont Marx s'est demandé à quelles conditions ils peuvent fusionner.

Comment comprendre la visée révolutionnaire, dont le propre est de viser un monde qu'elle sait ne pas pouvoir et ne pas devoir imaginer prématurément?

Comment comprendre le communisme, sinon comme cette fin qu'on ne peut dissoudre dans les contradictions à l'œuvre de l'état de choses existant, et qui à la fois ne peut faire l'objet d'un discours programmatique risquant toujours par définition de préjuger de l'histoire à venir?

Le communisme est donc dual, et les deux visages du communisme expriment le noyau dur de cette ambivalence (dont on verra qu'elle se ramifie en d'autres «visages» dérivés) à travers les trois registres (théorique, historique et stratégique), que nous allons maintenant examiner.

La stratégie dialectique de la théorie marxiste

La tension entre les «fins visées» et le «mouvement réel» est au cœur du type de connaissance et de méthode que le matérialisme a inauguré avec Marx. Le *diagnostic scientifique* de l'état de choses existant est donc aussi, du même mouvement, un diagnostic *prospectif*, historique et politique.

«Dans sa configuration rationnelle, [la dialectique] est un scandale et une abomination pour les bourgeois et leurs porte-doctrinaires, parce que dans l'intelligence positive de l'état de choses existant elle inclut du même coup l'intelligence de sa négation, de sa destruction nécessaire, parce qu'elle sait toute forme faite dans le flux du

mouvement et donc aussi sous son aspect périssable, parce que rien ne peut lui en imposer, parce qu'elle est, dans son essence, *critique et révolutionnaire*.» (*Capital*, I, Postface à l'édition de 1873, p.18)

C'est cette intelligence duale que nous appellerons ici la *stratégie dialectique* de Marx. Cela ne signifie pas assimiler la théorie et la «stratégie» au sens politique précis que cela peut prendre, mais servira à marquer en toute généralité l'ambivalence fondatrice de la rationalité révolutionnaire, par nature autant *théorique* que *pratique* et visant l'unité de ces deux régimes.

Jusqu'où cette intelligence, qui est elle-même un produit de l'histoire, est-elle capable d'aller? Les chapitres 1 et 2 présentent la façon dont Marx a progressivement élaboré et illustré cette ambivalence, et commencé de forger un concept par définition *dialectique*, c'est-à-dire *contradictoire*, du communisme.

Un double anti-fatalisme historique

L'affirmation du caractère «inévitabile» de la révolution prolétarienne, et la thèse selon laquelle les transformations de la civilisation à l'ère de la domination du capital seraient destinées à s'accomplir sur un même modèle à l'échelle de la planète, furent souvent prêtées à Marx et Engels. Ils ont certes diagnostiqué la tendance des contradictions du capitalisme à produire de façon croissante des crises systémiques, et en ont déduit la tendance à la radicalisation explosive de la lutte des classes. Pourtant, ils furent en même temps radicalement anti-fatalistes, dans les deux sens: si le capitalisme n'est ni naturel ni indépassable, rien pourtant ne garantit qu'à l'image d'une loi de la nature cette révolution ne soit à son tour inéluctable. L'histoire n'est pas écrite d'avance. Elle est scandée par des retournements, des régressions et des explosions libératrices

qu'aucun déterminisme ne saurait dissoudre ou prédire. L'histoire n'est ni contingence, ni nécessité, c'est un *faire*, qui parfois se perd. Or l'histoire qui cafouille, c'est toujours l'histoire, la liberté qui s'embourbe, c'est toujours la liberté.

Fins et moyens en contradiction : violence et révolution

Enfin, la traduction la plus saillante de cette ambivalence, c'est que toute volonté d'émancipation radicale, se heurtant à un système ancré de domination et à de puissants intérêts prêts à tout pour se préserver, semble devoir passer par ce qu'elle souhaite abolir : des moyens violents de résistance et de combat, même s'ils sont pensés comme purement transitoires.

La dimension contradictoire de la pratique (*praxis*) révolutionnaire est qu'elle ne peut faire des principes et des fins qui l'animent les moyens uniques de sa réalisation. La révolution est-elle destinée à rester prisonnière de cet écartèlement entre l'« humanisme » de ses fins stratégiques, et le « réalisme » de ses moyens tactiques ? La « dictature du prolétariat », qui semble avoir été la formule la plus radicale de ce réalisme, est-elle condamnée par l'histoire à n'être que dictature *sur* le prolétariat et le reste de la société ?

Les chapitres 3 et 4 portent sur la théorie marxienne du politique et de l'État. On y présente cette « dictature du prolétariat » comme la traduction conceptuelle et stratégique *majeure*, elle aussi contradictoire au sens dialectique du terme, du concept marxiste de communisme. En 1917, Lénine affirme ce qui suit :

« Quiconque reconnaît *uniquement* la lutte des classes n'est pas pour autant un marxiste... Limiter le marxisme à la doctrine de la lutte des classes, c'est le tronquer, le déformer, le réduire à ce qui

est acceptable pour la bourgeoisie. Celui-là seul est un marxiste qui étend la reconnaissance de la lutte des classes jusqu'à la reconnaissance de la *dictature du prolétariat*. » (*L'État et la révolution*, p. 51)

Ce livre vise, entre autres, à montrer qu'il a raison, et pourquoi.

De l'ancien au nouveau : le problème de la transition

L'idée de « stratégie dialectique » qui sert ici de fil rouge n'est pas nouvelle, et nous ne prétendons pas qu'elle est la seule possible, ou la seule pertinente. Mais par elle, nous affirmons que simplement *constater* ces deux visages du communisme, s'imaginer qu'ils se contentent de cohabiter, est une erreur profonde qui amène à voiler le fait qu'ils sont *les deux faces d'une seule et même réalité*. Cette erreur conduit également à fossiliser leur dialectique et à mal poser le problème de la *transition* révolutionnaire, celui des conditions dans lesquelles le nouveau rompt avec l'ancien.

L'ancien reste agissant dans le nouveau sous formes de traces, d'inerties, d'habitudes qu'il faut progressivement faire disparaître, cependant que ce qui était porteur d'émancipation dans l'ordre ancien doit être préservé, valorisé et intensifié : la question est donc de faire la part entre ce qui relève de l'une ou de l'autre dimension, de savoir quels sont les éléments de continuité et les éléments de discontinuité par lesquels le nouveau va s'instituer.

Le « spectre du communisme » qui « hantait l'Europe » doit s'entendre selon cette dualité. Le communisme désigne la dynamique *déjà* à l'œuvre, la doublure cachée, fantomatique mais

agissante, du réel. Il désigne aussi le *but*. Dans les deux cas, il est *ombre portée*: l'avenir qui fait ombrage au présent autant que et parce qu'il en est l'ombre refoulée.

On ne peut le décrire par avance, parce qu'il est absurde de chercher à répondre à une question qui ne se pose pas encore. En revanche, pour éviter de naviguer purement à vue en s'en remettant au hasard des circonstances ou en exhortant au miracle, il est nécessaire de préparer le terrain sur lequel cette résolution *concrète* en situation *concrète* aura à être menée. Cet entre-deux caractérise le « problème de la transition ». Il n'eut certes rien de confortable, à aucun point de vue, pour Marx, Engels, Lénine, et tant d'autres. Il n'a rien de confortable non plus pour nous aujourd'hui. Mais qui a dit que la liberté était affaire de confort ?

**Le spectre du
communisme est
doublement
le « possible » qui
hante le réel :
il est ce *par* quoi et
ce *vers* quoi celui-ci
peut être aboli.**